

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 1 (1907-1908)
Heft: 11

Artikel: Henri Duparc
Autor: Jean-Aubry, G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068757>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Vie Musicale

SOMMAIRE : *Henri Duparc, G. JEAN-AUBRY. — Lettre de Londres, G. FERRARI. — L'Orchestre de Salomé. — Le " Bonhomme Jadis " à Genève. — Nouvelles de l'étranger. — Mélanges. — La musique en Suisse. — Bibliographie. — Société de Gymnastique rythmique. Calendrier musical.*

HENRI DUPARC

à René Martineau.

C'est une singulière figure que nous propose en Henri Duparc la musique française contemporaine. Alors que certains entassent symphonies sur drames lyriques et quatuors sur mélodies, un homme se peut rencontrer dont l'œuvre à jamais célèbre se limite à peu près à un cahier de douze mélodies. Il semble avoir apporté le soin le plus jaloux à ne décèler rien de sa personne et à restreindre son œuvre en une époque où tant d'autres ont accoutumé d'étaler bruyamment l'une et l'autre. En dépit d'une célébrité qui va fort au delà des milieux véritablement musiciens jusqu'à ceux où l'on se distrait de musique, il n'en demeure pas moins qu'on ignore presque tout de sa vie, qu'il est malaisé de savoir même la date de naissance de ce compositeur et que la physionomie physique de cet artiste nous est, à la plupart, inconnue.

Il n'est donc nul besoin de s'attacher à la personne extérieure de cet esprit, lorsqu'il s'agit de parler de son œuvre ; la plus indiscrete curiosité ne dévoilerait point le mystère d'une vie, dont la solitude et le silence sont les incorruptibles gardes.

On sait seulement qu'il fut l'élève de César Franck au collège de Vaugirard, et que par la suite, familier de ce maître qui le chérissait, il rencontra chez le « père Franck » Vincent d'Indy, Chausson, Paul Dukas et tous ceux qui, dans cette atmosphère de ferveur et de probité artistiques, préparaient le renouvellement des formes de la musique française.

Cependant Henri Duparc fut plus assurément le disciple de pensée de César Franck que son élève à proprement parler : de tous les élèves du maître des *Béatitudes*, il est peut-être celui qui en a le moins subi l'influence ; pourtant l'influence franckiste semble s'être d'autant plus exercée sur les esprits qui l'approchèrent, que son activité était plus dénuée de tout esprit autoritaire, et tout imprégnée de bienveillance.

La nature de son esprit montre Henri Duparc extrêmement différent des autres disciples de Franck. La foi communicative de César Franck réchauf-

fait l'esprit croyant de la plupart de ses disciples. Il faut mettre à part Paul Dukas, auquel son hérité israélite donne un esprit de curiosité, d'assimilation et une verve qui nous ont valu l'inimitable et délicieux *Apprenti Sorcier*, très éloigné de l'aspiration et de l'ardeur franckistes. Chez Vincent d'Indy se retrouve l'esprit de ferveur de Franck, parfois un peu guindé et toujours plus austère. Dans l'œuvre de Chausson, dont la ligne parfois s'infléchit avec plus de mélancolie, la sérénité cependant se fait jour à travers une inquiétude flottante ; car, si étrange que puisse paraître, au premier abord, un tel assemblage de termes, l'école Franckiste se lie par une obsession d'*inquiétude sereine*, aspiration d'esprits que surexcite la conscience des imperfections terrestres et qu'apaise dans le même temps la certitude d'une définitive rédemption.

L'âme de l'école franckiste est dénuée de lassitude : triomphe de la foi chez le maître, esprit de propagande chez un d'Indy, un Charles Bordes ou un Guy Ropartz, attirance vers tous les arts et leurs ressources nouvelles chez un Ernest Chausson, une passion les dévore qui ne laisse point de place au découragement.

La lassitude est l'âme de la musique d'Henri Duparc. Enclose entre la lassitude de tout mouvement : *Repose, ô Phydilé!* et le désir d'autres contrées, qu'inspire l'ennui de tout séjour : *Invitation au voyage*, l'œuvre d'Henri Duparc atteste presque continûment une pénétrante nostalgie dont le thème se renouvelle admirablement par de minimes mouvements.

Il n'est peut-être pas d'expression plus propre à éclairer la nature de l'œuvre de Duparc que cette phrase où Baudelaire dit : « J'ai trouvé la définition du Beau, de mon Beau ; c'est quelque chose d'ardent et de triste, quelque chose d'un peu vague, laissant carrière à la conjecture. »

Le Beau d'Henri Duparc est de la même nature.

C'est quelque chose d'ardent et de triste, mais cette ardeur n'est point déchainée et cette tristesse ne se raconte pas, mais se dégage avec une simplicité poignante.

L'art dans cette œuvre n'est point complexe, encore que la matière du songe musical qu'il enferme soit riche : cet art n'est point complexe, si l'on en considère l'écriture générale. Une ligne noble et d'une pureté toute classique s'y révèle dès le premier moment ; ce n'est qu'ensuite que les ondulations délicates de cette ligne nous frappent et que l'on y découvre une force expressive que des modes complexes ne sauraient dépasser.

Songez à ce début lentement balancé de l'*Invitation au voyage*, où deux mesures variant seulement d'un demi-ton alternent, dépeignant une atmosphère de lassitude et de douceur, jusqu'au moment où l'idée d'un « ailleurs » possible (d'aller là-bas vivre ensemble) s'exprime en libérant l'accompagnement de la monotonie initiale, tout en maintenant les inflexions de la phrase mélodique dans une atmosphère d'incertitude, le « quelque chose d'un peu vague » de Baudelaire, et que ne cesse d'exprimer cet accompagnement au rythme semblable, jusqu'au moment où le récitatif : « Là, tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté », s'appuie sur des accords modulant en demi-tons et dénués de tout ornement. C'est presque toujours par des nuances qu'ainsi Henri Duparc donne des accents à son rêve : rien n'est plus loin du romantisme et du lyrisme verbal, mais rien n'est peut-être plus près de l'âme dont

les inquiétudes les plus profondes ne paraissent à l'extérieur qu'en ondes presque insensibles.

D'ordinaire c'est dans la même atmosphère de calme que s'inaugurent ses mélodies. Voyez le début de *Phydilé*, indiqué « lent et calme », ces accords modulant doucement tandis que la phrase du chant « doux et sans nuances » évolue autour de ce *la* ♭ initial, qui prend une valeur délicate, à demi évanouie, devrait-on dire, à son retour final, commentant exactement l'idée des sources furtives :



On en pourrait multiplier les exemples. Voyez la première phrase d'*Extase* et la dernière de *Lamento* : dénué d'artifices cet art atteint ainsi une ampleur qu'on ne retrouve presque dans aucun autre lied français avec cette simplicité (car des lieder comme la *Chanson perpétuelle* de Chausson ou le *Lied maritime* de V. d'Indy sont de grandes œuvres nobles et puissantes, mais tout autrement conçues en ce qui touche l'écriture musicale).

La lassitude est l'âme de l'art d'Henri Duparc, mais une lassitude particulière, il convient de dire bien plutôt *nostalgie*. L'âme ne s'y plaint point, ne se révolte point, elle baigne toute dans l'eau sombre du spleen où se reflètent les mirages d'inaccessibles ailleurs.

Nul, même Debussy dans ses merveilleux « Cinq poèmes », n'a su mieux que Duparc traduire l'âme de Baudelaire en cette *Invitation au voyage* et cette *Vie intérieure* qui sont d'indéniables chefs d'œuvres de la mélodie française contemporaine. C'est avec la même âme qu'Henri Duparc traduit musicalement les nostalgiques paroles du poète des *Fleurs du Mal*. C'est la même contention de l'expression, l'évolution presque insensible de la pensée, ce sens de l'imperceptible nuance, cette étonnante perspicacité de la modulation de la vie intérieure, exprimée par de minimes modulations musicales.

Le choix des textes fait par Henri Duparc nous révèle ses dilections : *Invitation au voyage* ou *Vie intérieure*, *La Vague et la Cloche*, *Extase*, *Lamento* ou *Testament*, ou même *Phydilé* : poèmes de Baudelaire, de Lahor ou de Leconte de Lisle, c'est toujours une pensée nostalgique, une aspiration au repos, une obsession de lassitude et de mort qui l'attire. Mais les grands élans romantiques ne sont point à cet esprit ; comme chez Baudelaire, l'amertume ici conserve toujours une contrainte qui lui interdit les transports, en même temps que l'essentielle vigueur de leur nature les garde des lamentations efféminées et vaines.

Il y a dans toutes les mélodies de Duparc une pudeur d'expression et une discrétion d'accent qui n'appartiennent qu'à lui avec cette constance et cette dignité. Il dit exactement ce qu'il souhaite de dire et ne va jamais au

delà, mais il en dit assez pour que l'esprit frappé par sa parole rêve au delà, sur ce « quelque chose d'un peu vague laissant carrière à la conjecture ».

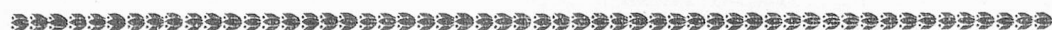
Dans les *Petits Poèmes en prose*, Baudelaire a dit : « un musicien a écrit l'*Invitation à la valse* ; quel est celui qui composera l'*Invitation au voyage* ? ». A défaut d'un musicien qui se soit donné la mission périlleuse d'évoquer avec le seul pouvoir des sons le thème de cette nostalgie, un compositeur s'est trouvé pour donner au poème de Baudelaire un commentaire génial et définitif.

Ces pages et *Phydilé*, même à défaut des autres mélodies qu'on aurait tort de négliger, assureront la perpétuité d'un esprit dont nous ne saurions trop regretter que ses paroles fussent rares, si celles qu'il a prononcées ne contenaient trop de motifs d'émotion et de rêve pour que nous espérions de les pouvoir jamais épuiser.

G. JEAN-AUBRY.



LA VIE MUSICALE publiera dans son prochain numéro un article
de M. Edouard Combe sur "Les syndicats de musiciens".



*** LETTRE DE LONDRES ***

Le Londres musical est encore très calme. Les concerts dominicaux à orchestre donnés à l'Albert Hall et au Queens' Hall, assez quelconques, quelques récitals d'artistes plus ou moins connus, ou tout à fait inconnus, quelques séances de musique de chambre et c'est tout. On est à Nice ou à Adelboden et, cependant, la musique chôme.

Une tentative récente a jeté toutefois une note un peu vive dans ce calme ambiant. Elle aurait pu être intéressante mais ne le fut qu'à moitié. Un jeune compositeur, Joseph Holbrooke (dont je parlerai plus longuement tout à l'heure) en eut l'idée et, soutenu financièrement par un comité influent, a pu la mettre à exécution. Il s'agit de la combinaison de la lumière et du son. La chose n'est pas neuve d'ailleurs et a, sans doute, été appliquée. Elle pourrait être très impressionnante et je vois très bien les *Béatitudes* de Franck ou quelque *Passion* du vieux Bach, progressant de l'ombre à la lumière, dans quelque cathédrale aux voûtes devinées et où les voix viendraient on ne sait d'où.

Dans la circonstance présente, elle se borna à projeter sur un écran les vers d'un poème, que soulignaient et commentaient un orchestre et un chœur d'hommes. Le résultat fut décevant. Le caractère « cinématographique » de cette projection, le manque d'harmonie et de cohésion des moyens mis en œuvre, ne laissèrent qu'une impression très incertaine et le problème reste irrésolu ; l'ouvrage s'appelle *Apollo and the Seaman*, et porte en sous-titre « An illuminated Symphony ». Son auteur, J. Holbrooke, n'a pas encore trente ans. Depuis qu'il quitta la « Royal Academy of music » en 1898, il a entassé un nombre d'œuvres si prodigieux qu'on en reste effaré. Une demi douzaine de poèmes symphoniques, tous entendus dans divers grands festivals ; trois suites d'orchestre en forme de variations ; des œuvres chorales avec orchestre importantes ; un opéra (ou deux peut-être au moment où nous écrivons !) ; de nombreux ouvrages de musique de chambre ; enfin une quantité de pièces pour piano ou instruments, des mélodies, etc. C'est prodigieux.